

KENNETH COOK



autrement

CINQ MATINS DE TROP

Jeune instituteur envoyé enseigner au fin fond de l'Outback, au cœur de l'Australie, John Grant doit passer la nuit à Bundanyabba avant de prendre l'avion pour des vacances à Sydney. Il dépose ses valises à l'hôtel et va boire un verre dans l'un des innombrables pubs de cette ville brûlante et poisseuse, où l'ennui abyssal pousse aux pires comportements... C'est alors que tout bascule.

Thriller atypique aux allures de western peuplé d'êtres affreux, sales et méchants, *Cinq Matins de trop* nous transporte dans le cauchemar éveillé d'un homme ordinaire qui, petit à petit, sombre dans l'alcool, le jeu et une violence autodestructrice.



Le chef-d'œuvre de Kenneth Cook, devenu un classique de la littérature australienne, est enrichi d'illustrations originales de Gurval Angot pour cette édition collector.

autrement

Conception graphique : Studio Flammarion
Illustration d'après : © Nihilart et Animalvector / Shutterstock

Cinq matins de trop

Kenneth Cook

Cinq matins de trop

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vignol*

Illustrations de Gurval Angot

Préface de Mireille Vignol

Autrement Littératures

Titre original : *Wake in Fright*

© Succession Kenneth Cook
Publié pour la première fois en français
en 2006 aux éditions Autrement.
© Éditions Autrement, un département
des éditions Flammarion, 2022
pour la présente édition et la traduction.
ISBN : 978-2-0802-8840-0

Puisses-tu rêver du diable et t'éveiller dans l'effroi !

Ancienne malédiction.

À Patricia

J'ai découvert Kenneth Cook quand j'étais étudiante, après avoir dévoré tout Bukowski et John Fante. Il me fallait plus de cette littérature où la poésie de la vie, forcément destroy, allait de pair avec l'alcool, le sexe et les mauvais garçons. Quelqu'un m'a mis dans les mains *Cinq Matins de trop*. C'était il y a quinze ans, mais je me souviens encore l'avoir avalé d'une traite, stupéfaite et effarée par cet univers singulier qui dépeignait la cruelle chute d'un jeune instituteur, propulsé par un hasard un peu provoqué, dans le vicieux marasme de l'alcool et du jeu. L'Enfer avait un nom : Bundanyabba. Certes, j'étais désolée pour ce pauvre type, John Grant, pris au piège et sans doute destiné à une bien triste fin, mais je n'avais pas pu m'empêcher, malgré ses malheurs, de me marrer à la lecture de ses aventures. C'était ça Kenneth Cook, un savant mélange de noir, de violence et d'humour absurde qui nous faisait découvrir l'envers du décor de l'Australie, sacralisant le bush comme l'autre d'un terrible démon farceur.

Alexandra Villon
Librairie La Madeleine, Lyon

Cinq matins de trop

Kenneth Cook est un auteur atypique et sa découverte restera pour moi un moment fort dans ma carrière de libraire. Je l'ai souvent prescrit comme un anti-dépresseur qui a cette capacité de stimuler vos zygomatiques et de vous faire voyager dans une Australie luxuriante et souvent surprenante.

Kenneth Cook a aussi cette autre particularité de passer de la lumière à l'obscurité et peut nous bouleverser dans ces écrits plus intimistes comme *Cinq Matins de trop*.

Je ne dirai qu'une chose : LISEZ L'UN DES PLUS GRANDS ÉCRIVAINS AUSTRALIENS, KENNETH COOK !

Julien Laparade
Librairie Dialogues, Brest

Préface

Roman australien par excellence, universel par essence, *Cinq Matins de trop* (*Wake in Fright* en version originale) fut publié pour la première fois en 1961 par une maison d'édition anglaise, ce qui n'était pas rare à l'époque. Le chef-d'œuvre de Kenneth Cook connut un succès immédiat dans le monde anglophone et se vit traduit en plusieurs langues, mais pas en français – un mystère comme il en existe beaucoup dans l'histoire de la littérature étrangère. C'était son second livre, le premier ayant été mis au pilon par l'éditeur qui craignait un procès en diffamation. Cook, journaliste de profession, avait trente-deux ans et ne maîtrisait pas encore l'art de déguiser la réalité.

Pari gagné dans *Cinq Matins de trop*. Cette descente aux enfers d'un jeune instituteur piégé dans l'Outback s'inspire de faits et personnages très réels. Yabba, la petite ville minière fictive où se situe l'action, est calquée sur Broken Hill, où Cook a été

reporter dans ses jeunes années. D'après sa fille Kerry, il est fort probable qu'il y ait vécu la chute initiatique qu'il décrit : il a lui-même dit que la ville avait eu un énorme impact émotionnel sur lui, la qualifiant de « pire endroit sur Terre ».

C'est aussi à Broken Hill que le film tiré du livre est tourné dix ans plus tard par le réalisateur canadien Ted Kotcheff dans des conditions épiques. Il est très remarqué même si, comme le roman avant lui, il dérange en Australie où il reçoit un accueil pour le moins mitigé. La suite de son histoire est rocambolesque : succès international retentissant (sélection officielle à Cannes en 1971, accueil dithyrambique de Martin Scorsese) puis une plongée dans l'oubli dans les années 1970 et 1980 avec la perte de toutes les copies en 35 mm. Dans les années 1990, le monteur se lance dans une quête des originaux et découvre enfin des négatifs endommagés et voués à la destruction aux États-Unis. Après deux années de travail, une version restaurée voit le jour, et en 2009 le film est à nouveau sélectionné à Cannes dans la collection *Classics*. Mais ce qui est frappant, pour la traductrice que je suis, c'est sa proximité et sa fidélité au roman.

Nous examinons toujours minutieusement les ouvrages sur lesquels nous travaillons. Dans ce cas précis, les dialogues (laconiques, absurdes), l'atmosphère (plombante, hypermasculine, écrasée de soleil), le désespoir du jeune protagoniste (qui s'englué dans

l'« hospitalité agressive », l'alcool, la corruption, la connerie et l'absence totale de culture), la trépitation du jeu, la violence de la mythique scène de chasse au kangourou, un viol... Tout colle de très près au livre. Les dialogues sont pratiquement du copié-collé. Le résultat n'en est que meilleur : le scénariste a été bien inspiré, le film met en valeur et sublime l'ambiance noire et torride du livre.

Après dix-huit ans en Australie, je suis revenue en France au début des années 2000 avec dans ma valise quelques ouvrages australiens que j'avais à cœur de faire découvrir. En haut de la liste, ce fameux *Wake in Fright* dont la lecture m'avait bouleversée. Un roman taillé au couteau, intransigent et brutal, merveilleusement ciselé dans un style épuré et percutant. Il était au programme dans les lycées australiens et mes amis qui l'avaient étudié avaient été emballés ou traumatisés. Rien de moins. Il faut reconnaître que l'histoire avait fait l'effet d'une bombe dans l'imaginaire australien. L'opposition entre la sophistication des citadins (l'énorme majorité des habitants du pays) agglutinés dans les villes côtières et la population européenne inculte (et fière de l'être) du vaste Outback était criante. La plupart des Australiens ne connaissait l'intérieur des terres que par clichés interposés ; ce peuple de grands voyageurs préférait visiter l'Europe de leurs racines, les États-Unis de leur imagination ou burlinquer en Asie ; le tourisme dans l'Outback a seulement décollé dans les années 1980.

Pour sa part, Kenneth Cook y a passé beaucoup de temps. Par obligation professionnelle au début, puis par choix, et il a toujours entretenu une relation ambiguë d'amour et de haine avec le bush. Il s'amusait en particulier du côté excentrique et acharné de sa faune humaine. Il me semble aussi important de préciser que Kenneth Cook n'assimilait aucunement la population aborigène à cette faune. Il a décrit avec une cruauté sans concession la laideur et la misère des Aborigènes échoués dans le monde blanc, mais il était admiratif de la relation exceptionnelle du peuple indigène à son pays ; il le voyait en périphérie du tableau affligeant et absurde de l'exploitation européenne d'une terre ingrate. Ce qui l'a frappé, et qu'il expose au tout début du roman, c'est que les Européens n'ont pas leur place sur ces terres.

Mais revenons en France ; quelle maison d'édition *Wake in Fright* pouvait-il intéresser ? En consultant de nombreux catalogues, j'ai remarqué que Joseph Conrad figurait à celui d'Autrement. Je trouvais une certaine parenté entre Cook et lui, dans l'écriture et dans les thèmes. J'ai donc traduit le premier chapitre que j'ai envoyé à tout hasard à Henry Dougier, fondateur et alors directeur de la maison d'édition. J'ai eu la chance de tomber sur un fin limier éditorial : il m'a immédiatement répondu qu'il souhaitait lire le livre en entier, qu'il aimait ma traduction et il a voulu savoir si ce Cook avait écrit autre chose.

C'était en 2006. Kenneth Cook avait rendu l'âme vingt ans plus tôt, mais grâce à sa fille Megan, nous avons assemblé une œuvre dont la plupart des titres, à l'exception de *Cinq Matins de trop*, étaient alors épuisés en anglais. Autrement a depuis publié treize romans ou recueils de nouvelles de Kenneth Cook. En fait, sa renommée en France dépasse sans doute sa renommée dans son pays natal. Ses désopilantes nouvelles du bush ont séduit, ses autres romans ont connu un moindre succès, mais n'en sont pas moins formidables dans des styles variés (une dénonciation de la guerre dans *Le Vin de la colère divine*, une aventure historique dans *Le Trésor de la baie des orques*, la poursuite sous adrénaline dans *À Toute berzingue* ou dans *Outback*, l'acharnement du destin dans *Par-dessus bord*, la laideur des hommes et de l'alcool dans *À coups redoublés* et le mélange de noirceur et de drôlerie du *Blues du troglodyte*.)

Cook a également signé un récit, *En route, mauvaise troupe !* dans lequel il raconte son périple abracadabrant en Europe avec femme et enfants (alors âgés de 2 à 9 ans) effectué en 1963 grâce au succès de *Cinq Matins de trop*. Lorsqu'il comprit à ses dépens qu'un succès littéraire était loin de permettre de nourrir une famille de six personnes, il enchaîna les projets : production et réalisation de mini documentaires télé pour la jeunesse, location de bateaux, enregistrements de chansons folk avec son épouse, service de rédactions diverses dans l'« usine d'écriture »

Cinq matins de trop

qu'il crée avec ses enfants, ouverture d'un parc à papillons, transactions immobilières, brève tentative de carrière politique dans un parti opposé à la guerre du Vietnam ; et bien sûr, à côté de toutes ces initiatives et de ses nombreuses faillites, il complétait son œuvre : une vingtaine de romans, nouvelles et pièces de théâtre.

Kenneth Cook affirme avoir écrit *Cinq Matins de trop* en six semaines sur un coin de table de cuisine, sans la moindre idée de comment procéder, avec une simple histoire en tête. Sa fille raconte qu'il aimait s'enfermer dans un motel avec de grandes quantités d'alcool pour rédiger... Ce qui est certain, c'est qu'il écrivait vite, dans un style épuré, nerveux, percutant. Il ne s'embarrassait pas de longues descriptions, mais il avait l'art du détail bouleversant. Il se disait complètement obsédé par l'innocence, ou la perte de l'innocence – un thème de prédilection qu'il aborde avec humour, une large dose de nihilisme, parfois les deux.

Plus de soixante ans après sa parution, *Cinq Matins de trop* se lit avec la même émotion. Sa noirceur surexposée éblouit toujours. La perte d'innocence n'est pas un sujet sur le point d'être dépassé et un chef-d'œuvre reste un chef-d'œuvre.

Mireille Vignol

Assis à son bureau, il regarda avec lassitude les enfants sortir un à un de la salle de classe. Ce trimestre au moins, il lui parut raisonnable de présumer qu'aucune des filles n'était enceinte.

— Au revoir, monsieur, lui dit le dernier des écoliers.

— Au revoir, Mason. On se reverra à la rentrée.

La petite silhouette étriquée se perdit dans la lumière aveuglante de l'encadrement de la porte. La classe fut réduite à un brouhaha de voix exaltées flottant et s'estompant dans la chaleur.

L'enseignant jeta un coup d'œil dans la salle vide qui, avec les W.-C. primitifs de la cour, constituait l'intégralité de l'école. Vingt-deux pupitres pour vingt-huit élèves, garçons et filles, âgés de cinq à dix-sept ans. Sur ces vingt-huit élèves, vingt-sept venaient à l'école uniquement parce que la loi insistait sur la scolarité obligatoire jusqu'à quinze ans ou alors parce qu'un fermier désespéré, s'efforçant de

survivre sur quelques mottes de terre des grandes plaines intérieures, pensait qu'une éducation donnerait peut-être à son enfant un peu de l'espoir auquel il avait lui-même renoncé.

Et le vingt-huitième, le jeune Mason – onze ans, avide de connaissances, enthousiaste, intelligent et d'une sensibilité inattendue –, était condamné à s'enrôler dans l'équipe d'entretien de la voie ferrée dès qu'il en aurait l'âge, puisque son père en était le chef.

L'enseignant se leva, joua des épaules pour détacher la chemise trempée qui lui collait au corps et commença à fermer et verrouiller les fenêtres.

À travers la vitre, à l'ouest, il voyait l'étendue des plaines, occasionnellement interrompue par de rares touffes d'arroche, un buisson tenace parvenant à extirper quelque nourriture d'une terre qui n'avait pas connu la moindre trace d'humidité depuis des mois. Les gens s'évertuaient à faire en sorte que cette zone semi-désertique subvienne à leurs besoins ; ils arrivaient à élever moutons et bovins – il fallait quatre hectares par tête – et à les garder en vie le temps qu'ils engraisent assez pour rapporter quelques livres sur les marchés du littoral de l'Australie ; l'enseignant n'avait jamais compris comment. Certains, propriétaires de milliers de kilomètres carrés, faisaient même fortune ici : ils attendaient des chutes de pluie occasionnelles et menaient les troupeaux paître dans le tapis d'herbe verte apparu du jour au

lendemain. Mais il n'avait pas plu depuis près d'un an et le soleil avait desséché toute forme de vie, à part les arroches. Les gens s'étaient desséchés, la peau ravinée et les yeux enfoncés au fur et à mesure que leur cheptel se transformait en squelettes blancs. Mais ils restaient dans leur maison de bois, convaincus que la pluie finirait par tomber.

L'enseignant savait que la frontière d'État, balisée par une clôture détruite, se trouvait non loin de là, quelque part dans cette lueur floue. Au-delà, en s'enfonçant dans la chaleur : le centre silencieux de l'Australie, le Cœur mort. Il avait presque du plaisir à regarder par la fenêtre car, ce soir, il prenait la route de Bundanyabba. Il serait dans l'avion le lendemain matin, à Sydney le soir même et, dimanche, il nagerait dans la mer. Car l'enseignant était un Australien de la côte, originaire de cette bande de terre située entre l'océan Pacifique et les monts de la Great Dividing Range, là où la Nature avait dispensé les faveurs qu'elle refusait obstinément à l'Ouest.

À deux mille kilomètres à l'est, voilà un an que la mer se gonflait et se retirait au gré des marées, tous les jours, sans qu'il la voie. Pendant douze mois, il avait été maître de la classe unique de Tiboonda ; douze mois avec des congés maigrement payés en fin de trimestre. Il avait donc dû les passer à Bundanyabba, ville minière de soixante mille âmes, centre de vie du territoire de part et d'autre de la frontière. Mais, pour l'instituteur, Bundanyabba

n'était qu'une variante de Tiboonda, en plus grand. Et Tiboonda était une variante de l'enfer.

Cela dit, les grandes vacances d'été étaient arrivées : six semaines de congés avec à la clé six semaines de salaire prépayé. Son billet d'avion pour Sydney, aller-retour, représentait l'équivalent de deux semaines de salaire. Il lui resterait donc la paie de quatre semaines, qu'il économiserait en rendant de judicieuses visites à divers membres de sa famille. Six semaines au bord de la mer, le simple plaisir de s'allonger dans l'eau et de détremper la poussière qui s'était infiltrée à l'intérieur de son être.

Il détourna les yeux de la fenêtre et regarda autour de lui, conscient de l'odeur de la salle qui paraissait toujours plus forte après le départ des enfants. Un mélange de craie, d'encre, un soupçon d'odeurs corporelles, de sandwiches rassis et de trognons de pommes noircis, tout cela mêlé à des relents de poussière qui, même à l'intérieur de la pièce, s'envolait et tournoyait à chacun de ses pas.

Il prit sa serviette et sortit au soleil. Il tressaillait toujours face au soleil. Il n'avait jamais réussi à attraper le coup des gens du coin qui gardaient les yeux perpétuellement plissés. Il força la porte dans son cadre de bois branlant et la verrouilla. Puis il hocha la tête et chercha ses lunettes de soleil. Depuis un an qu'il était dans l'Ouest, il n'avait réussi à se convaincre ni de leur utilité ni de leur inutilité. Sans elles, l'aveuglement était blanc ; avec, il était plutôt

gris (si tant est qu'un aveuglement puisse être gris), mais des rayons de blanc passaient sur les côtés, tels de petits éclats de pierre, lui poignardant les yeux.

Il garda les paupières baissées en traversant la cour et franchit la barrière fictive de jeunes arbres qui sortaient de la terre blanche, protection futile contre l'intrusion de bétail sauvage dans l'aire de jeux.

La route ne se distinguait de la terre que par de profondes marques de pneus dans la poussière ; l'instituteur sentit ses pieds s'y enfoncer à chaque pas.

L'hôtel était situé à une centaine de mètres de l'école, non loin de l'embranchement connu sous le nom de gare de Tiboonda. Ces trois bâtiments constituaient la commune de Tiboonda. Ils étaient tous en bois et en fer forgé, tous inspirés d'un modèle uniforme – des boîtes peu élevées –, caractéristique de l'architecture de l'Ouest, tous rongés par les termites et la pourriture sèche. Leur minable présence dans la plaine semblait indiquer qu'ils avaient abandonné toute prétention sérieuse au titre de commune.

L'instituteur marcha lentement, attentif à ne pas soulever trop de poussière. De tous côtés, de petits nuages blancs indiquaient où s'étaient éparpillés ses élèves – à pied, à vélo ou à cheval –, en route vers les campements de chemin de fer, les fermes ou les cabanes indigènes où ils habitaient.

Pour eux, six semaines de vacances équivalaient à six semaines ici, dans le lit asséché et craquelé de la rivière. L'eau potable devait être acheminée par train de Bundanyabba et ils n'auraient d'autre choix que de jouer dans la poussière, à moins qu'ils ne taquinaient les chameaux sauvages, chameaux dont les aïeux avaient constitué le réseau de transport de l'intérieur des terres.

Il atteignit l'hôtel, traversa le plancher affaissé de la véranda et entra dans le bar. On y était à l'ombre, mais pas au frais. Il ne faisait jamais frais à Tiboonda, mis à part les nuits de plein hiver, quand le froid te pénétrait les os. En hiver, on désirait l'été ; en été, on désirait l'hiver ; et été comme hiver, c'était bien le diable si l'on ne souhaitait pas être à des milliers de kilomètres de Tiboonda. Mais tu avais signé pour deux ans avec le ministère de l'Éducation et si tu partais avant, tu perdais la caution déposée par ton oncle quand tu avais été assez idiot pour imaginer avoir une vocation d'enseignant. Tu allais donc rester ici une année supplémentaire, à moins que, grâce à Dieu, tu puisses entre-temps persuader le ministère de te muter à l'Est, et Dieu n'avait probablement que peu de grâces à dispenser.

— Charlie, un demi ! dit-il à l'hôtelier, qui émergea de son obscure arrière-salle et qui, pour une raison inconnue, portait un gilet sur sa chemise trempée.

Charlie tira la bière.